

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 7

Artikel: A une autre fois
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218580>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



AU SEUIL DU PRINTEMPS

NOUS voici dans la seconde quinzaine de février. Ce n'est pas encore le printemps — mercredi, il neigeait — mais on le sent déjà, on le pressent, surtout. Vienne le moindre rayon de soleil et l'illusion est quasi complète. On se figure les prés verts, les arbres feuillés et bourdonnants du chant des gîteaux, enfin réveillés de leur long sommeil hivernal.

C'est le moment critique. Nos bons aïeux, qui n'étaient pas, comme nous, encerclés dans les rigides lois d'une hygiène, parfois excessive, et qui ne s'en portaient guère plus mal, étaient, à ce moment de transition entre l'hiver moribond et le joyeux printemps, d'une prudence extrême. Un de leurs dictons, dont les gens sages ont conservé la mémoire et aux conseils duquel ils obéissent, ne dit-il pas : « Avant avril, n'ôte pas un fil ». Aussi bien, les manteaux et les fourrures étaient-ils toujours suspendus aux patères, guettant la première rebuse. Et les bis-es de mars, donc !

Les calorifères, les fourneaux de tout genre, eux aussi, étaient « de piquet », encore munis de tous leurs tuyaux et prêts à ronfler de nouveau. Le ramoneur n'avait pas encore passé faire leur toilette d'été. A côté d'eux, le sceau à coke ou le coffre à bois étaient pleins de munitions ; on y voyait même le « petit bois », déjà coupé pour l'allumage, et le papier nécessaire pour cela, soit quelque vieux journal déjà au déclin de sa très courte carrière.

Nos bons aïeux étant plus prudents que nous et moins habitués à la débilitante température de serre chaude qui est celle de nos intérieurs, actuellement, s'enrhumaient moins que nous. Nos grand'mères, au contraire de nos demoiselles d'à présent, ne portaient pas de corsages trop indiscrets et révélateurs, vrais refuges pour la bise, partant vrais nids à bronchites. Oh, certes, ce décolleté à son côté plaisant, mais il lui faut le soleil et la chaleur. Que diable ! la santé doit l'emporter sur la coquetterie. Que ferait celle-ci, sans celle-là ?

Du côté masculin, on s'affranchit de même, à son dam, bien entendu, de certaines précautions. On laisse à la maison le manteau, le gilet de laine et les guêtres, à moins que ces dernières ne soient plus décoratives que protectrices, ce qui souvent est le cas.

Les plus hardis ou les plus originaux — il en est des deux dans cette catégorie — arborent déjà le chapeau de paille, d'une blancheur qui trahit sa virginité ou « culotté » comme une vieille pipe de sapeur, ce qui dénonce un âge respectable, deux ou trois ans de « loyaux services ».

Il y a aussi les « sans chapeau », une nouvelle espèce dont les adhérents augmentent chaque jour. Que vont inventer les chapeliers pour re-

conquérir ces clients infidèles ?... Les uns ont tenu bon tout l'hiver, sous la bourrasque, et ont vaillamment résisté au coulant coryza et à la secouante bronchite. D'autres ont lutté tant qu'ils ont pu, mais ont soudainement failli quelque jour de grande froidure. Ils attendent impatiemment le printemps, pour tirer leur chapeau à leur défaillance et aux frimas.

Les jours grandissent soir et matin, plus n'est besoin d'allumer la lampe pour faire sa toilette matinale et pour y voir clair durant les premières heures de la matinée.

C'est bien le printemps, « lo saillifroû », suivant la jolie expression patoise. L'horizon est encore bien mystérieux, bien inquiétant, mais avec le soleil, avec les fleurs, tout s'éclaire, tout sourit. Vive le printemps ! J. M.



ONNA NOUALLA MOUDA PO EINTERRA LÈ MOO

NAI a bin dai manarès d'einterra lè mōo, ein cognaisso quatro ao ein : On pāo lè z'einterra si pi prévou, dein la terra coumein tzi no ; on pāo assebin lè bourla, coumein ye fan à Lozana et Dzenéva. Lai a lè chauvadzo que lai z'aguchlan su dai berclire et que lai laissan chetzi à tzavon. Tan qu'ai tropofage que lai medzan et que ça dai avai on gôt dau tonnerro. Ma parai, lai a oncora onna manarè po lè débarrasi, que lai a pa grantein que la cognaisso. Vu essayi de vo la conta, ça n'ari pa pouare de fremra que mon ne sarai fottu dè devena. Vo sedè prāo que dein lou canton dāo Valais, be l'ai fa galé, lou tzautein, l'hivè, lai vin dai raffaie dè na dè la metzance, que mimamein, lai a dai carro, io lo sèlau ne lai pāo rein et io lai resto éterlamein. Pa mau l'ébahia se lè dzeins, lai san resta on pou chauvadzo.

Adan, dein on mazot dè perque amou, on vite la père-grant avai sobra ; mâ l'a pa su mi fère que d'atteindrè que l'aussè onna pétaie dè nā devan d'äobliè de socliā. Tot parai, lè dzeins que lou gardāvan, son zu queri l'incourā po savai cein que falliai fère avoué ci cōo, et que l'a bin zu mille mau po arrevā ao mazot. Stisse la bailli ti lè sacrémein que fallai à ci pouro gueu, et quau l'a zu fini sè manarè et sè chimagrie, lāo z'a de, don ai parein ; ma fai ne mō tzaou reine dè recoumeinci ci commerço ao cimetro, damachen que l'a tan dè nā, sarai oncora galliā maulesi à attrapa la terra ; vo fau atteindro à sti sahli po l'enterrā ; quan la nā sara via, no z'arein m'elliau tein et mè, y'ari losi dè recorda mon pridzo. Pa moyan que ne sè conservè pa tanquie lè, du que dzalè tan foo.

Quan lou sahli, l'a éta que, l'incoura a rechon-dzi tot parai à son einterra et l'a peinsa d'alla vère cein que son mōo dezavè dè bon ; ma quan l'a éta arrevā et que l'a zu demanda s'on vollaivè pa espèdyi à maccabe, sedè vo cein que lou pe vihlio dai dou frarès lai è de, diablio mè

bourla se vo z'itè fottu dè devena : O, monsu l'incoura, ora que nō z'ein amooi lou rena tot l'hivè avoué, ne resto pa la peinna de n'einterra ; l'audi bin mè dè gardā lou resto po sti l'hivè que vin.

Conto prāo que l'incoura l'a du itrè on pou ébaubi ein ouian cein et que l'a du sè peinsa que la panse d'on renā étai on pouro cimetro po on crétien. Por mè, yameri mi alla lè oncora, na pa alla mè ferè bourla su lè fortze de l'einfè. Ma ye conto adi alla on momein ein paradi, ça lou Bon Diù n'est pa prāo crouio po no bourla éterlamein. Lou lāo.

Dans le monde. — Une dame, qui chantait une romance dans une soirée, poussait des cris tellement aigus, qu'il était impossible aux invités de s'entendre.

Le mari de la chanteuse, convaincu que sa femme était douée d'un talent extraordinaire, dodelina de la tête avec componction.

Il se pencha vers son voisin, un monsieur grave et correct, qui se retenait à quatre pour ne pas s'esquiver.

— N'est-ce pas, monsieur, que ma femme a une belle voix ? fit le mari, tandis que s'égrenaient les roulades de sa bruyante moitié.

Le monsieur porta la main à son oreille en guise de porte-voix :

— Vous dites ?

— Ne trouvez-vous pas que ma femme a une belle voix ? répéta le mari sur un ton plus élevé.

Mais le vieux monsieur, avec un geste de découragement, répondit :

— Hélas ! monsieur, les cris que pousse cette dame m'empêchent d'entendre ce que vous me dites.

A UNE AUTRE FOIS

NOUS sommes, ces jours-ci, en période de conférences pour engager les électeurs à voter *oui* dimanche prochain.

Un ancien magistrat d'un canton voisin s'en était allé faire la propagande dans un village. La salle de réunion était au premier étage de l'auberge. Quand le conférencier entra, la salle était quasi vide ; seul, un brave homme était assis à côté du fourneau, qui ronflait fort. L'arrivant va auprès de lui et la conversation s'engage, par-dessus le fourneau.

— Je ne crois pas qu'il vienne grand monde ? dit l'ancien magistrat, après un moment et en consultant sa montre.

— Oh Mossieu, c'est bien possible. On en a déjà tant eu, de ces conférences.

Le conférencier, bredouille, retombe dans ses réflexions et son voisin dans son mutisme.

Vingt minutes s'écoulent.

— Il nous faut descendre au café, fait le conférencier, rompant le silence. C'est déjà tard, il ne viendra personne. Allons partager trois décis en bas, au café, et je vous résumerai le sujet duquel je devais entretenir ce soir mes auditeurs renitents.

— Eh ! bien, si mossieu veut. Bien le merci.

On descend au café et, tout en dégustant le petit blanc, l'ancien magistrat expose à son voisin l'objet de la conférence qu'il devait faire, puis il le remercie d'avoir bien voulu, lui seul, se déranger pour venir l'écouter.

— Oh ! vous comprenez, Mossieu, y a pas de quoi : c'est Mossieu le maire qui m'a envoyé pour chauffer la salle. B.